

Une proposition ne peut être vraie que lorsqu'elle est strictement identique à l'objet qu'elle désigne, le vrai appelle la conformité entre le signifiant et le signifié. Or, combien même ils seraient de parfaites copies l'un de l'autre, la simple dissociation entre les deux, introduit rigoureusement une inconformité. Le vrai ne peut que faire corps avec lui-même. Pour être saisi, un savoir doit se constituer en objet et donc se distinguer du sujet. Par exclusion, ce qui fait corps avec soi ne peut pas être un savoir, c'est donc nécessairement un état. Le vrai est un état et non un savoir. La définition correspondantiste du vrai, établi le vrai ontologique, c'est-à-dire le vrai absolu.

Le paradoxe du menteur s'exprime par la proposition « cette déclaration est un mensonge » c'est-à-dire « ceci est faux ». La proposition se compose de deux parties, la première « ceci est » et la seconde « faux », représentant respectivement le signifié et le signifiant. La seconde renvoie à priori, par auto-référence, la première. Puisqu'elle est auto-référente, cette proposition se soumet à la définition correspondantiste du vrai, en ce que la déclaration fait corps avec elle-même.

Puisque sa structure la soumet à la perspective ontologique du vrai, la proposition « ceci est faux », est vraie d'abord par son auto-référence ensuite par son terme pivot effectif, le verbe « est » et non le qualificatif « faux », de ce que le vrai ontologique est un état. A « cette déclaration est » nul besoin d'ajouter un quelconque qualificatif pour confirmer son étant. En effet, dire d'elle qu'elle est fausse suppose une reconnaissance préalable de son étant, tout qualificatif supplémentaire est donc facultatif. Il en va de même lorsqu'il est dit d'elle qu'elle est vraie. L'auto-référence d'une part et l'illusion que le qualificatif « faux » constitue le terme pivot de l'autre induit une erreur d'interprétation. Le paradoxe n'est généré qu'à la condition de le soumettre au « vrai » dans son acception épistémologique, c'est-à-dire dans la perspective qu'il puisse se constituer en savoir, ce que n'autorise pas son auto-référence. Dans un tel cas, il convient de substituer le terme « vrai » par le terme « juste » adapté au savoir, et débarrassé de sa dimension absolue. La résolution du paradoxe nécessite d'admettre la perspective ontologique. Dans cette perspective, le qualificatif suivant le verbe « est » devient facultatif et arbitraire en ce que le vrai ne peut être un savoir, mais seulement un état. Le qualificatif facultatif reste à la libre appréciation du déclarant, la proposition est vraie en ce qu'elle n'en a pas besoin.

Par raisonnement inverse, le faux implique toujours la dissociation entre le signifiant et le signifié. C'est cette dissociation, d'abord, qui établit le faux au-delà du contenu véhiculé par la proposition. Même considérée comme vraie, une proposition dissociée de son objet est formellement fausse, en ce qu'elle n'est pas le signifié. Elle n'est considérée comme vraie que sur la base du langage, dans sa capacité à décrire précisément l'objet, en fonction du consensus établi autour. L'auto-référence implique l'identité stricte, soit la confusion entre le signifiant et le signifié inversement, le faux doit nécessairement être dissocié du signifié. Une proposition fausse ne peut donc être auto-référente. Contradiction constatée dans le paradoxe du menteur. L'auto-référence soit l'identité, donc la confusion dans l'état, reste prioritaire à ce qui est arbitrairement attribué, puisque désigner c'est déjà reconnaître l'étant du signifié. Il est ainsi possible de montrer en quoi qualifier de faux ce qui qualifie de faux, retourne l'objet initial au vrai en montrant l'identité entre les deux composantes. En effet, si dans l'identité ontologique le signifiant et le signifié se confondent, sa traduction formelle, « ceci est faux : ceci est faux », implique une interchangeabilité entre eux, représentative de leur confusion.

En pratique, en ce que le langage est un encodage, et que le code est distinct de l'objet sur lequel il porte, rien de ce que véhicule le langage ne saurait être vrai. Ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un savoir et non d'un état. Ce qui désigne le vrai, c'est déjà le faux, puisqu'entant que signifiant encodé, il est différent de lui. Voilà pourquoi, le vrai véhiculé par le langage, doit toujours être associé à une vérification par l'expérience soit l'implication de l'état.

Preuve par l'énigme des deux portes

L'énigme des deux portes consiste à mettre celui auquel elle est posée face à deux personnages dont l'un ment et l'autre dit vrai. Il doit identifier chacun d'entre eux. La compréhension de son mécanisme fait appel au vrai ontologique, soit comme identité et non comme contenu. Lorsque celui qui doit résoudre l'énigme pose une question composée à chacun des deux personnages, il appuie sa démarche sur le fait que grâce au principe d'identité du vrai, un mensonge portant sur lui-même est une vérité. Ainsi, même si les deux personnages mentent, leurs réponses à cette question composée pointeront toutes deux vers la vérité. Or, il en va de même dans le cas où tous deux disent vrai. Ainsi, le mensonge composé équivaut au vrai composé, qui lui-même équivaut au vrai simple. Le mensonge composé équivaut au vrai par l'identité des composantes.



Il est possible d'obtenir confirmation de ce résultat en envisageant le cas proposé par l'énigme dans lequel l'un des interlocuteurs ment et l'autre dit vrai. Par la relation $V(F) = F(V) = F$. Ici, celui auquel l'énigme est posée est orienté vers l'alternative fausse, sur sa base de laquelle il peut déduire l'alternative vraie par exclusion. En résumé $F(F) = V(V) = V$, et $V(F) = F(V) = F$. Soit la mise en évidence du fait que c'est bien l'identité ou la dissociation des termes qui définit le caractère véridique ou erroné d'une proposition, au-delà des termes eux-mêmes, confirmant que la résolution de l'énigme nécessite la considération du vrai ontologique.

En s'appuyant sur les questions composées, alors que l'énigme donne le droit de poser une question à chaque interlocuteur, il n'est même pas nécessaire de le faire, une seule question à un seul interlocuteur suffit à obtenir la solution. En effet, la question composée consiste à demander à l'interlocuteur ce que l'autre répondrait. Ce qui implique que chaque interlocuteur connaît la réponse de l'autre. Il est ainsi possible de tenir cette situation comme revenant à ce que l'interlocuteur connaisse sa propre réponse à la question. Que l'on soit mis face à l'un ou l'autre des interlocuteurs, il suffit alors de lui demander non pas la solution, mais quelle serait sa réponse si la solution lui était demandée. Que l'on ait à faire à un menteur ou à un honnête personnage, la composition de la question et la constance de son statut (*menteur ou d'honnête*) pointera toujours vers la solution juste, selon le principe d'identité.

Si l'interlocuteur déclare qu'il dira vrai tout en mentant sur la question, ou inversement déclare qu'il mentira tout en disant vrai lorsque la question lui est posée, la constance du statut n'est pas constatée et les développements présentés ci-dessus cessent de s'appliquer à la question pour s'appliquer à l'interlocuteur lui-même. La relation $V(F) = F(V) = F$ concerne alors l'interlocuteur lui-même qui, peu importe qu'il soit honnête ou menteur face à la question, reste synthétiquement un menteur. Il n'est pas possible à ce titre de lui faire confiance. Il est possible de faire confiance à un menteur à condition qu'il mente avec constance. Sa constance sert alors de repère qui dirige vers le vrai, Il devient un interlocuteur honnête. Le vrai étant unique, il est nécessairement constant, cette propriété est centrale dans l'équivalence entre le vrai et le statut de l'interlocuteur. Le vrai est unique donc constant. Ainsi, le menteur n'est pas celui qui ment, mais celui qui alterne mensonge et vérité. Combien même un interlocuteur n'aurait jamais menti, il suffit qu'il le fasse une unique fois pour permettre la factorisation de toutes les fois où il a dit vrai en le seul terme « vrai » et le seul mensonge qu'il n'aura jamais proféré en le terme « faux » retournant à la relation $V(F) = F(V) = F$, faisant de lui définitivement un menteur. « Menteur une fois menteur toujours » est une citation qui se base sur ce principe.

